



Vagabondages



Le Photographe, Eric Trannois

Le chemin de la création est fait de méandres parfois surprenants. Pour moi, le point de départ se situe autour de mes onze ou douze ans. J'installe un véritable laboratoire de chimie dans ma chambre. Les flacons multicolores se côtoient sur une longue étagère et le tableau des éléments n'a plus de secret pour moi. En fait, ce qui me fascine, c'est le côté magique des transformations de la matière, à commencer par les changements de couleur des réactifs ou celui d'un liquide qui passe du rouge au vert en traversant un simple filtre à café.

Un peu plus tard, je dois avoir treize ou quatorze ans, de fil en aiguille, je fais la découverte de ce papier blanc qui, en le trempant dans un liquide incolore, laisse apparaître en quelques secondes, un visage, un paysage, un objet. N'ayant alors aucun outil, ni appareil photo, ni agrandisseur, je repars à la découverte de la photo à ses tous premiers balbutiements, à la mode d'un Man Ray dont, à l'époque, j'ignore l'existence, en posant des feuilles d'arbres sur le papier photo, puis d'autres objets aussi hétéroclites qu'improbables. La lumière, en traversant ces objets, révèle alors d'autres réalités fluctuant au gré de leur transparence ou du temps d'exposition à la lumière.

De la cave de la maison familiale, je ne tarde pas à exhumer d'un tiroir de vieux négatifs, en format 6x9 et 6x6 cm, dont certains doivent remonter à la seconde guerre mondiale, voire plus anciens encore. Les alignant sur le papier photo avant insolation, ils me permettent de découvrir la planche contact tout en fournissant, par leur format, des images lisibles. Un déjà antique appareil photo à soufflet, lui aussi en format 6x9, retrouvé dans un grenier va me permettre de faire l'expérience de la prise vue et du développement du négatif.

La petite fenêtre de ma chambre obstruée par du Canson noir, progressivement, le laboratoire de chimie se transforme en laboratoire photo, l'ampoule rouge remplaçant le bec Bunsen. Me manque alors le dernier élément de la chaîne : l'agrandisseur. Le premier, je le fabrique avec une boîte à chaussures équipée d'une lentille de visionneuse à diapositive. Inutile de préciser que la qualité des images laisse grandement à désirer, mais les images émergeant du néant suffisent alors à satisfaire ma soif de magie.

Je finis malgré tout par m'inscrire au club photo de la MJC qui dispose



d'un labo digne de ce nom. Evidemment, le développement et le tirage de « simples » photos ne me suffit plus et l'envie de repartir vers d'autres expériences ne tarde pas à me titiller. Jusqu'à ce que j'en arrive aux négatifs brûlés, ce qui ne tarde pas à inquiéter la responsable du club photo qui me prie d'aller exercer mes talents d'apprenti sorcier ailleurs. Ce que je peux, en faisant un effort, comprendre. La peur du noir va de paire avec la peur du feu.

En 1974, ayant réussi le concours d'entrée aux beaux-arts de Reims, je pars avec la volonté de « faire » du dessin animé. C'est à l'époque la seule école en France qui propose cette filière. La première année, dite de « probation » me laisse le temps de réfléchir et de choisir une voie plus « raisonnable », celle de la photo qui semble procurer plus de débouchés. Côté matériel, on se sent comme un enfant dans une pâtisserie. Chambre Linhof, 4x5 inches, agrandisseur Durst avec tête couleur dans les mêmes formats, possibilité d'agrandir à l'infini. Du pro.

Je reprends mes expériences de brûlage, cette fois-ci sur diapositives couleur et chez moi où la cuisine, le soir venu, se transforme en labo. Je découvre aussi toutes les techniques de bidouillage d'images, les virages colorés, la solarisation, les équidensités, les isohélies et autres douceurs. J'en profite pour suivre les cours du soir consacrés à la photogravure, technique utilisée en imprimerie, proposés par le lycée technique de la ville, au cours desquels j'apprends à manipuler toutes les émulsions possibles et imaginables. Un détail : cette formation, pourtant très annexe, me permettra de toujours trouver du travail dans l'imprimerie et l'édition.

A la fin des années 1980, l'informatique fait son entrée dans le monde du traitement de l'image. La première version de Photoshop, qui ne fonctionne qu'avec des images en noir et blanc, est tout simplement fascinante. Ce qui me demandait une semaine de travail en laboratoire conventionnel se réalise en un clic. J'entre de nouveau dans le monde de la magie. Numérique cette fois. D'autres logiciels naissent puis disparaissent. Au fil des versions et de l'augmentation des capacités des ordinateurs, je finis par me faire à l'idée que la seule limite n'est plus fixée par le temps ou les moyens, mais par ma capacité à toujours aller plus loin et par les directions que je m'impose ou qui s'imposent à moi.

S'étonner ...

... s'émerveiller

Raconter le monde ...

... raconter la vie

Réel ...

... imaginaire

Extérieur ...

... intérieur

Avec la lumière ...

... avec les mots